

HOMO EROTICUS

ESQUISSE D'UNE PSYCHOLOGIE
DE L'ÉROTISME

PAR CLAUDE ELSÉN



LES ESSAIS LXIII

nrf

GALLIMARD



ERRATUM

Page 7, texte d'épigraphe, lire :

... un appel à l'esprit à travers les corps, non un appel du corps au corps à travers l'avilissement de l'esprit.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1953.

à JEAN PAULHAN
avec mon amitié.

L'érotisme au sens vrai (on pourrait dire : au sens noble) pose d'immenses problèmes. Il implique les rapports des âmes à travers ceux des corps, il cherche et manque, à travers l'amour, les réponses à toutes les formes de l'angoisse intellectuelle, et débouche sur l'univers métaphysique. Il y a pour lui un au-delà conscient ou demi-conscient de l'assouvissement charnel. Il est — dominateur, implacable, il n'importe — un appel du corps au corps à travers l'avilissement de l'esprit.

THIERRY MAULNIER.

I

L'ÉROTISME ET L'AMOUR

Il y a dans le mot *érotisme* une ambiguïté qui rend son emploi malaisé et dangereux. Entreprendre une élucidation tant soit peu rigoureuse des problèmes qui se posent à son propos, c'est s'exposer à susciter dès l'abord soit la réprobation de principe, soit l'équivoque complicité du lecteur. Aussi bien convient-il avant tout de dissiper quelques malentendus, qui sont principalement des malentendus de langage.

LES PIÈGES DU LANGAGE

M. Larousse, docteur ès-lieux communs, définit l'érotisme : *Amour maladif*. Double non-sens. Car 1° le caractère « maladif » de l'érotisme ne concerne que certaines de ses formes (dont il ne sera guère question dans ces pages); 2° et surtout, les rapports entre l'érotisme et l'amour sont purement contingents.

Qu'est-ce que l'amour ? Il n'est peut-être pas dans notre langage de mot plus équivoque, dont le sens soit plus vague, le contenu plus complexe et plus imprécis à la fois. Il désigne aussi bien — et aussi mal — la passion de Tristan pour Yseut que la furtive connivence de deux partenaires de plaisir rapprochés par le hasard et pour un instant, la folie d'Othello que le tendre attachement de deux époux revenus (ou ignorants) de tous les délires du cœur, de l'imagination, de la chair. Il désigne encore — et, en fait, ne devrait désigner jamais que lui — ce profond mouvement de l'âme qui l'ouvre à l'existence d'autrui en

dehors et au delà de toute impulsion égoïste, de toute sublimation du désir sensuel. Mais il désigne aussi la folie dérisoire qui arme la main du héros de faits-divers. Il y a un amour qui est la vie même, et dont parle saint Jean : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » Mais il y a un amour qui est tout entier tourné, tendu vers la mort, dont la mort représente le but et l'accomplissement mêmes. Si le héros de l'amour, c'est Tristan, comment qualifier Don Juan ? Et si c'est Valmont, *quid* de Werther ? C'est au prix d'une excessive simplification, d'une extrême complaisance de langage qu'un seul mot, déjà détourné de son plus valable sens, définit et désigne des formes aussi diverses, et parfois antinomiques, d'un entraînement qui est tantôt sentiment et tantôt impulsion sensuelle, délire de l'esprit, maladie de l'imagination — voire tout cela ensemble ou successivement. Mais il faut bien faire leur part aux conventions de ce langage et, dès lors, considérer d'abord ici ce que Stendhal appelle l'amour-passion, et dont nous essayerons de montrer qu'il n'est qu'un produit de l'imagination, une aberration de l'esprit.

Lorsque Emile Schaub-Koch écrit : « L'érotique se propose d'élever à la hauteur de l'esprit le plaisir que l'amour réserve aux sens », on entend bien que c'est de cet amour-là qu'il s'agit, et, par le fait, cette tentative de défini-

tion implique une sournoise pétition de principe, car les rapports de l'érotisme (ou de l'érotique) et de l'amour sont, en fait, purement contingents. Le premier concerne avant tout ceux de l'esprit et de la sexualité, celle-ci ne jouant d'ailleurs elle-même dans cette affaire qu'un rôle assez comparable à celui de la soif dans l'alcoolisme ou de la faim dans la pratique de la chasse à courre. Quant à ce qu'on appelle le « cœur », il n'a rien à y faire, sinon à la faveur de cette confusion qu'on a dite et sur laquelle on reviendra plus loin. Nous verrons même que l'érotisme peut — s'il ne l'implique pas au départ — aboutir à la négation de l'amour-passion, qu'il est dans sa fonction de le faire et de délivrer l'esprit de cette vaine sublimation.

A vouloir lier abusivement l'érotisme et l'amour, on en arrive aussi, assez arbitrairement, à considérer le premier du point de vue moral et, dès lors, à inclure dans une même et hâtive péjoration érotisme, pornographie et obscénité, qui n'ont pas grand'chose de commun. La pornographie n'est rien autre qu'un appel brutal à la sexualité pure, par des moyens généralement grossiers et pauvres; l'obscénité, qu'un avilissement caricatural des valeurs érotiques : « Est obscène — écrit Georges Bataille — un objet sexuel qui ne séduit pas; par exemple la nudité d'une femme obèse. » Le problème des rapports de l'érotisme

avec la morale est le type même du problème mal posé, sur des prémisses fausses.

Au demeurant, il se confond souvent, lui aussi, avec un problème de langage. Le vocabulaire courant est extrêmement pauvre en mots permettant aussi bien de désigner que de définir les objets de l'érotisme, comme ses données spirituelles. A ne pas vouloir user du jargon scientifique ou philosophique, dont le caractère tantôt abscons, tantôt clinique, tantôt simplement pédant, ne laisse pas d'être rebutant, l'on en est vite réduit à l'emploi de ces mots dont la précision trop crue heurte le bon goût et engendre, justement, l'obscénité, sous sa forme la plus bénigne mais non la moins irritante : la « gauloiserie ». Les exemples ne manquent pas d'écrivains qui, pour avoir voulu transgresser les tabous de ce formalisme moral, ou bien se sont vus taxer de pornographie (comme Miller), ou bien ont frôlé le ridicule et prêté le flanc à la « gauloiserie » (comme Lawrence). Or il est évident que les problèmes de l'érotisme méritent au moins autant de considération que ceux du « cœur », dont notre littérature se nourrit jusqu'à l'écoeurement depuis quelque huit siècles. Et je ne suis pas sûr que l'intelligence, ni même la morale, aient tant à gagner à condamner a priori leur exposé et leur élucidation.

DÉFINITION DE L'ÉROTISME

L'homme est doté d'un instinct sexuel au même titre qu'il l'est, par exemple, d'un instinct de conservation. Il est trop simple, et un peu sommaire, de dire que le premier tend uniquement à la perpétuation de l'espèce ou le second à la défense vitale de l'individu. Freud, déjà, nous a rendus circonspects à cet égard, en montrant que (et comment) la libido se donne, d'aventure, de tout autres fins, de tout autres objets, de tout autres expressions que ceux qui sembleraient « naturels » — tout de même que, s'il semblerait « naturel » que l'instinct de conservation fût à la base de tout le comportement humain, il faut constater de sa part d'étranges défaillances : des hommes se suicident, d'autres vont, consciemment, volontairement, à la mort, que ce soit pour sauver leurs semblables ou pour servir une idée.

La connaissance de cet instinct sexuel détaché de ses fins « naturelles » les plus élémen-

taires, ses manifestations, son mécanisme, leur insertion dans le comportement moral, sentimental, spirituel et dans le destin même de l'homme, tout cela qui compose ce que l'on entend ici par érotisme — tel est, en fin de compte l'objet, le seul objet de ce livre.

Pour Stefan Zweig, l'*homo eroticus* par excellence, c'est Casanova, dont il a tracé un vivant portrait psychologique¹. Mais le pseudo-chevalier de Seingalt est, selon Zweig lui-même, le type même du glouton sensuel, du séducteur joyeux, de l'homme du plaisir « dépourvu de tout caractère démoniaque ». C'est-à-dire qu'il n'incarne, en fait, que l'un des aspects de cet *homo eroticus*. Il est, devant l'érotisme et l'amour, d'autres comportements que le sien. Son biographe le sait, qui lui oppose, d'une part, les héros de la passion, Werther ou Saint-Preux, descendants directs de Tristan, leur archétype; d'autre part et surtout, Don Juan, en qui Zweig verrait volontiers une manière de Casanova habité, dominé par la mauvaise conscience. Bref, l'*homo eroticus* a plus d'un visage. Et ce sont ces multiples visages que je voudrais scruter, à qui je voudrais essayer de faire livrer quelques-uns de leurs secrets.

1. St. Zweig : *Casanova* (Ed. Attinger). A titre de référence, citons aussi l'excellent *Casanova* de Félicien Marceau (Ed. des Presses de la Cité).

Est-ce anticiper sur les résultats de cette enquête ? Il me semble qu'à son terme devrait nous apparaître une certaine image de l'homme, dépouillée des absurdes oripeaux de la passion — et, paradoxalement, une certaine image de l'amour qui nous réconciliât avec le mot, dès lors que cette passion, ses mythes, ses tabous et ses délires n'en font plus la plus vaine des maladies de l'esprit.

II

UNE MYTHOLOGIE DE L'AMOUR PASSION

Les mythes ne se développent pas dans la mesure où ils dirigent les sentiments, mais dans celle où ils les justifient.

ANDRÉ MALRAUX.



L'amour-passion a sa mythologie. Elle s'incarne en une longue série de héros romanesques auxquels notre littérature a donné, depuis quelque huit siècles, de multiples visages. Choisissons les plus exemplaires.



CLAUDE ELSÉN

HOMO EROTICUS

Qu'est-ce que l'érotisme ? « Un amour maladif », selon Larousse ; « une recherche vaine », selon Roger Nimier, ou au contraire « un appel à l'esprit à travers les corps », selon Thierry Maulnier ? L'érotisme, il est vrai, pose « d'immenses problèmes », ainsi que le veut le même Thierry Maulnier, qui demande qu'on lui reconnaisse une « dimension spirituelle », comme André Malraux demande qu'on fasse de lui une nouvelle valeur, qu'on lui donne « tout ce qui jusqu'ici était donné à l'amour », qu'on en fasse le moyen de notre propre révélation ».

Dans cette *esquisse d'une psychologie de l'érotisme*, Claude Elsen analyse et confronte ces points de vue, parfois contradictoires, et s'efforce d'en faire la synthèse. A cette fin, il entreprend de battre en brèche le mythe de l'amour-passion à travers ses diverses incarnations légendaires (Tristan et Yseult, Othello, Barbe-Bleue, Cyrano de Bergerac, l'*Adolphe* de Benjamin Constant), leur opposant, d'une part, l'*homo eroticus* à l'état pur (Don Juan), d'autre part, une conception de l'amour qui ne doive plus rien à cette mythologie. Il s'emploie encore à chercher et à définir les rapports de l'érotisme avec le langage, l'imagination, l'esthétique et la morale.

On n'avait peut-être jamais encore poussé aussi loin, avec autant de précision, l'analyse du comportement de l'homme en face du problème complexe de l'amour, sous toutes ses formes.



Claude Elsen, né en 1913, a vécu en deux ou trois pays, fait trois ou quatre métiers et connu des fortunes diverses, comme tout le monde. Il est actuellement critique littéraire, traducteur et lecteur attaché à plusieurs maisons d'édition. Il collabore à *la Table Ronde*, à *la Nouvelle N. R. F.*, aux *Nouvelles Littéraires*, etc. Il prépare un essai romancé : *La troisième Dimension*, et un pamphlet « sur les mœurs de ce temps et les inconvénients de la vie en société », intitulé *Cinq Lettres*.

410 fr. + T. L.

Extrait de la publication

Bois
compris